

*Las puertas de la noche,*  
**roman policier d'Amir Valle :**  
**traduction et commentaire**

**Auteur : Isabelle López**

**Année : 2007-2008**

**Tuteur : Joëlle Rey**

**Collection : Treballs acadèmics de la Facultat de Traducció i  
Interpretació**

**Université : Facultat de Traducció i Interpretació, Universitat Pompeu  
Fabra**

# Sommaire

|                         |       |
|-------------------------|-------|
| <b>Introduction</b>     | p. 3  |
| L'original              |       |
| La traduction           |       |
| Le commentaire          |       |
| <b>Traduction</b>       | p. 4  |
| <b>Commentaire</b>      | p. 18 |
| Une culture             | p. 18 |
| Régionalismes           |       |
| Dénominations ethniques |       |
| Noms propres            |       |
| Un registre             | p. 20 |
| Argot                   |       |
| Expressions             |       |
| Diminutifs              |       |
| Une syntaxe             | p. 22 |
| Ponctuation             |       |
| Présent de narration    |       |
| Une rhétorique          | p. 23 |
| Figures de style        |       |
| <b>Conclusion</b>       | p. 24 |
| <b>Bibliographie</b>    | p. 25 |

# Introduction

## L'original

*Las puertas de la noche* (Plaza Mayor, San Juan de Puerto Rico, 2002), roman policier de l'écrivain cubain Amir Valle (Guantánamo, 1967), raconte l'enquête menée par un officier de police de La Havane, Alain Bec, au sujet de la disparition d'enfants handicapés mentaux. Le narrateur décrit la réalité cubaine à travers les yeux du personnage principal, et aborde ainsi de nombreux problèmes touchant cette société : le racisme, la misère, le marché noir, la prostitution, le délabrement de la ville, etc. Le style du roman, dans lequel une voix narrative très subjective se mêle aux dialogues, se caractérise par la culture qu'il véhicule, son registre familier, sa syntaxe complexe et ses figures de style. (L'original est joint en annexe.)

## La traduction

Nous avons traduit les trois premiers chapitres du roman, en tenant compte de la dimension esthétique et expressive de l'original, et du fait qu'il s'agissait d'un texte dit « d'autorité » ou « sacré ». Ainsi, nous avons suivi la méthode dite « sémantique » de Newmark (p. 72), qui tente de traduire le style de l'auteur en reproduisant les marques expressives (registre, syntaxe, figures de style), tout en s'éloignant de l'original lorsque le résultat d'une traduction littérale va à l'encontre des intentions esthétiques de l'auteur (syntaxe, figures de style) ; par ailleurs, certains éléments sont transmis tels quels au moyen d'emprunts (régionalismes culturels, appellatifs, noms propres de lieux et de personnes), afin de respecter l'identité culturelle de l'original.

## Le commentaire

Nous avons organisé les problèmes de traduction dérivés des caractéristiques du texte en quatre domaines : culture (régionalismes, dénominations ethniques, noms propres), registre (argot, expressions, diminutifs), syntaxe (ponctuation, présent de narration), rhétorique (figures de style). Chaque analyse comprend une présentation du problème et une explication des solutions qui ont été apportées dans la traduction.

## Traduction

### Les Portes de la nuit

« Un petit cercueil blanc avec un enfant dedans, comme endormi, peut-être dans la paix de Dieu, ça fout les boules à n'importe qui », pense-t-il. Et il se dit que s'il n'a jamais aimé les veillées mortuaires ni les visites à l'hôpital, et le malade pouvait être le mec le plus aimé de toute la galaxie, il se sent encore bien plus mal dans cette chapelle, au milieu de tous ces gens se séchant le nez et les yeux, et avec la malchance de n'avoir trouvé qu'une seule chaise de libre en arrivant à la morgue, celle qui était juste devant la bière.

Comme toujours, son signe astrologique lui jouait un mauvais tour : Pourquoi bon sang fallait-il que les lions soient si peu ponctuels ? S'il était arrivé une heure plus tôt, quand le colonel Lastra le lui avait conseillé, peut-être serait-il maintenant assis à côté de cette grosse vieille du coin là-bas qui jacasse comme une pie, et qui pourrait bien laisser échapper, parmi tant de ragots, un petit quelque chose qui l'aide à éclaircir cette affaire.

« Je suis pas une nounou », avait-il dit à Tomate, après que le gros Lastra lui eut reproché que les mecs des Délits économiques se roulaient les pouces, bien assis dans leurs bureaux, pendant que les autres croulaient sous le boulot.

– Et puis, petit... – derrière l'uniforme XXL, toujours ce gros sourire moqueur qui le dérange encore –, on dit que tu es un crack. Si tu veux te faire plaisir, « te gonfler l'ego », comme on dit par ici, dis-toi que si ça se trouve, moi, ton nouveau chef, j'ai décidé de te mettre à l'épreuve.

Et c'est pourquoi il avait accepté, comme ça, parce que perdre la face devant ce vaniteux pachyderme de Colonel était encore plus lourd que ce lourdaud de Lastra, même si cavalier dans toute la ville à la recherche d'enfants qui n'étaient pas rentrés chez eux lui faisait aussi mal qu'un coup dans les valseuses. Comble de l'emmerdement, les casse-couilles de l'Unité étaient partis dans leurs bavardages, petites histoires et blagues de couloir, et s'il y avait une chose qui l'avait énervé, c'était que ces pauvres types n'avaient même pas moufté quand il les avait insultés au milieu de la cantine, à l'heure du déjeuner, quelques heures avant qu'on lui confie l'affaire. Il n'avait pas trouvé marrant du tout la petite pancarte qu'ils avaient suspendue à son casier le matin : « Bienvenue à notre nouvelle nounou », et même s'il avait toujours

prétendu avoir des nerfs d'acier, il n'avait pas pu se retenir et s'était mis à gueuler que celui qui avait fait ça, s'il en avait dans le froc, qu'il vienne se battre.

Et maintenant il était là, face au petit cercueil tout blanc, les couronnes de fleurs et leurs rubans de papier où il relut plus de cent fois : « à Olier, ses parents », « pour Oliersito, son grand-père Neno », « à Olier, ses camarades de classe », et il pensait que la dernière fois qu'il s'était rendu à une veillée mortuaire, on écrivait ces dédicaces sur des rubans de coton ou de soie, presque toujours blancs, ou jaunes, et il se souvenait même qu'il y en avait des noirs avec des lettres blanches. « Comme les temps sont devenus durs, bon Dieu. »

L'air est chaud. Une espèce de chantilly gluante flotte au-dessus de ce carré d'une seule porte avec deux petites fenêtres étroites et élevées. Il avait eu plusieurs fois l'intention de sortir, mais chaque fois un regard l'avait retenu, alors il remuait sur sa chaise et détournait les yeux vers un autre point qui pouvait être ces vieilles là-bas en train de consoler celle qui devait être la mère : une petite Noire toute maigre qui de temps en temps se lève de sa chaise et s'approche de la boîte, et on dirait qu'il y a du courant dans le blanc qui recouvre le bois parce qu'elle est prise de convulsions et pousse des cris qui le mettent mal à l'aise. Il les trouve même un peu comiques, clownesques, ces tremblements, et il sait qu'on ne déconne pas avec la mort, encore moins avec celle des autres. Il décide donc de compter les carreaux de mosaïques. Il entend des pas, un claquement de savate, qui s'approchent d'elle et il sait que ce sont les vieilles qui la prennent par le bras et la raccompagnent jusqu'à son siège, et commencent à lui dire des choses qui petit à petit la droguent et la calment. Elles lui parlent à l'oreille, en un quasi chuchotement multiple. Il imagine la femme se calmer à cause de l'haleine pestilentielle des vieilles et il a presque envie de rire, mais il se rappelle que quelqu'un est peut-être en train de le regarder et détourne à nouveau les yeux.

Un mulâtre clair se charge de distribuer à certains des tasses de café qu'il va remplir aux bouteilles thermos que garde sur une des chaises en bois proche du cercueil une grande Noire à la tête énorme. Alain pense qu'il faut être fou pour ingurgiter quoi que ce soit dans un endroit pareil et se souvient de sa phobie de manger ou de boire dans les hôpitaux ou les morgues. « C'est comme avaler des morceaux pourris du mort », marmotte-t-il entre ses dents, se souvenant de la phrase prononcée par l'un de ses amis, et il découvre que sa solitude dans cette veillée l'a trahi : son murmure a dû être audible pour ce très vieil homme noir qui s'assied à côté de lui et qui avait dit à l'un

des derniers venus être le frère du grand-père de l'enfant, de ce Neno qui lui avait dédié une couronne.

– Eh oui, lui répond le vieillard. Personne nous fera avaler qu'il est mort noyé.

Il fait une longue pause et regarde autour de lui pour voir si on l'écoute ; il tombe sur la jeune fille, qui tient dans les siennes la main de celui qui a l'air d'être son fiancé et discute avec quelqu'un d'autre de quelque chose qu'Alain n'entend pas. Le vieillard regarde la bière avant de poursuivre :

– Le petit nageait comme un poisson, mon frère. Personne n'y croit, à cette histoire.

Et peut-être comme s'il espérait trouver en Alain un interlocuteur qui ne le satisfait pas, même après l'avoir fixé pendant un bon moment, attentivement, de ses yeux pleins de rides et d'années, il replonge dans le mutisme qu'il avait interrompu aux mots du policier. Celui-ci respire, soulagé : « Heureusement que le petit vieux a compris autre chose », pense-t-il.

Alain était entré peu après l'arrivée du cercueil, alors que la mère était encore en pleine crise d'hystérie, la première. La chapelle était pleine de gens de couleur, « un vrai *palenque*<sup>1</sup> », pensa-t-il en se voyant mêlé à cette populace qui n'avait rien à voir avec ces autres Noirs qu'il avait connus dans sa ville natale, Palma Soriano, dans la lointaine province de Santiago : là-bas, ils pleuraient quand naissait un négriillon et chantaient à cœur joie quand quelqu'un mourait, sous prétexte qu'« on vient au monde pour souffrir et on commence à se reposer à la mort », ce qui lui semblait, étant petit et encore aujourd'hui, une grosse connerie de nègres abrutis.

Il ne sut pas pourquoi, en entrant et en sentant cette odeur forte qui s'empare des lieux fermés remplis de monde, l'arôme presque brûlant de la fumée de cigarette, la puanteur des fleurs des couronnes (il avait toujours distingué l'odeur de la fleur normale, vivante et belle, de celle des fleurs qu'on offrait aux défunts) et la monotonie presque léthargique des sanglots étouffés sur les sièges les plus proches du mort, et, en voyant toute cette négraille réunie, les paroles que son grand-père des Canaries lui répétait sans cesse lui vinrent soudain à l'esprit : « Les nègres et les cafards appartiennent à la même espèce, p'tit ; un vrai fléau ». Il ne sut pas non plus préciser pourquoi ici tout lui semblait différent : ce n'étaient pas des cafards, comme il en avait eu l'impression d'autres fois, quand il les voyait déambuler et vivre et se reproduire

---

1 Refuge d'esclaves en fuite (N. d. T.).

comme un fléau véritable et nocif dans les clapiers misérables et pleins de merde de La Havane. Même s'il avait été élevé dès l'enfance dans une haine viscérale des Noirs et que ses rapports avec eux étaient très distants (son seul ami de couleur, vraiment noir, c'était Tomate, l'archiviste de l'Unité), il sentit que la douleur les rendait pour la première fois humains à ses yeux : même les Noirs ne devraient jamais voir mourir leurs enfants.

Il se souvint d'avoir beaucoup pleuré, à six ans, lorsque sa brebis Paloma – un cadeau de son père pour ses bonnes notes pendant sa première année d'école – avait perdu un de ses petits agneaux. Il n'oublia jamais que Paloma n'avait pas voulu venir vers lui quand, le soir, il s'était rendu à l'enclos pour la chercher, et qu'elle n'arrêtait pas de lécher le museau de la pauvre bête qui était déjà bien raide au moment où Alain l'avait touchée. Elle était restée une semaine sans manger, bien qu'on l'ait menée dans les prés où l'herbe était la plus tendre, et quand le soir ils allaient la chercher pour l'emmener à la maison, elle était toujours couchée à l'endroit où son petit était mort.

Il pensa que d'autres choses avaient également changé dans les veillées mortuaires, sans savoir si le changement qu'il percevait était lié au fait que le mort n'était pas un vieillard rongé par les années qui accordait enfin un peu de répit à ses proches qui se justifiaient en disant : « Il repose enfin, le pauvre », ni un quadragénaire victime d'un infarctus, une femme rongée par le cancer ou quelqu'un tué dans un accident. Depuis sa position stratégique, au premier rang, il n'avait pas réussi à surprendre un seul rire, une seule conversation hors de propos, un seul regard d'ennui. Dans cette veillée, personne ne passait son temps à blaguer, sous prétexte de distraire ou divertir les endeuillés, à raconter la dernière engueulade au travail ou à esquisser un sourire, parce qu'on venait de lui dire quelque chose de vaguement amusant, ou un bâillement, dans le cas de celui venu pour se faire bien voir en passant au moins une demi-heure avec les proches du défunt. Une douleur réelle flottait dans l'air corrompu de la chapelle. Oui, pensa Alain, peut-être que rien n'a changé et que les veillées sont toujours la même mise en scène hypocrite. Celle-ci est différente parce qu'elle est différente : personne n'accepte que les enfants meurent juste comme ça. C'est comme si on était habitué à l'idée que les enfants n'ont pas, ne doivent pas et ne peuvent pas avoir, pour aucune raison humaine au monde, le droit de mourir.

– Pas facile d'accepter ça, dit-il en regardant la mère qui, à nouveau debout, marche vers le cercueil, tenue par le bras, presque soutenue, par une des vieilles.

– Tout le monde l’aimait, le petit Viyaya, dit à nouveau le vieillard, à côté de lui. Il avait son petit problème dans la tête, mais sinon c’était un amour.

Et c’était sûrement vrai. Même lui, avec tous les préjugés qu’on lui avait inculqués années après années jusqu’à presque lui faire accepter la présence des Noirs comme un mal que la société lui imposait pour éprouver sa modération, comme une épreuve qu’il devait surmonter pour devenir vraiment un homme, « un vrai de vrai », comme disait son grand-père, même lui avait ressenti un étrange picotement aux yeux quand il s’était approché du cercueil et avait regardé de l’autre côté de la vitre le petit visage noir nimbé de ce charme d’innocence qu’ont tous les enfants. S’il y eut jamais quelque chose d’anormal dans ce corps, la Faucheuse l’avait chassé bien loin, et ce que vit Alain, c’était un visage marqué par la solitude figée de la mort, mais avec une auréole qui transmettait la paix.

Il lui suffit d’un seul regard sur le petit Noir dans la boîte, de le voir là-dedans avec les yeux fermés et un vague sourire comme de tranquillité sur un visage qui prenait déjà la pâleur des morts, pour savoir que cette affaire serait différente, spéciale, dans sa carrière de policier. Il sentait la colère lui échauffer les sangs et lui, le lieutenant Alain Bec, se montrait tout simplement implacable quand il se mettait en colère. Il tenait également de son grand-père, né au cœur des Canaries, cette démangeaison, cette révolte dans les veines qui cependant le faisait agir, la plupart du temps, avec une clairvoyante obstination.

C’est pourquoi, lorsqu’il alla s’asseoir sur la seule chaise restée libre dans cette salle de la morgue, il se mit à souhaiter que l’enfant fût effectivement mort noyé près du Malecón, comme on avait dit à ses parents. Si le rapport qu’il avait demandé le matin même au médecin légiste donnait raison au vieux Noir à nouveau plongé dans le silence à ses côtés, le fils de pute qui avait fait ça n’avait plus qu’à confier son âme à Dieu ou au Diable !

\*\*\*



Il sent la cuisse, chaude et provocante, de sa femme l'effleurer ; elle glisse d'abord sur son genou, frotte ensuite son sexe qui commence à se dresser comme un pic également brûlant qu'elle prend alors dans sa main et masturbe lentement, découvrant et recouvrant le gland, provoquant en lui une sensation que seule Camila rendait agréable. Sans savoir pourquoi, il n'avait jamais laissé d'autres femmes le masturber de cette façon avant de baiser ou de faire l'amour, selon les cas. Il avait toujours senti dans les mains de ces autres femmes qui avaient d'une manière ou d'une autre partagé ou traversé sa vie une âpreté animale bien différente de cette caresse qui le rendait fou et produisait l'érection qu'aimait Camila pour être pénétrée.

Cette nuit pourtant, c'était différent. Il était vraiment fatigué et avait dans la tête un vide brumeux, écrasant, désespérant, qui ne le laissait pas en paix dans son lit, et encore moins concentré sur ce frôlement toujours désiré.

– Et Camilito ?

– Il dort, dit-elle. Ne t'inquiète pas.

– C'est pas ça. Juste que je ne l'ai pas revu après le repas, dit-il, et sans s'en rendre compte il tente de se dégager du poids de la femme.

Elle le regarde encore avec tendresse, mais se détache de lui et se couche sur le dos, en respirant profondément. Puis elle ouvre un tiroir de la table de chevet et sort un paquet de cigarettes. La fumée monte en volutes, troublant encore davantage la semi-obscurité créée par le bout incandescent de la cigarette et les chiffres du réveil électronique qui marquent vingt-trois heures quinze, depuis la petite table, à côté de la commode.

– Il était chez Javier pour jouer à la Play Station, dit-elle alors. Tu sais bien que c'est son truc, maintenant.

– Et celui de tous les enfants, répond-il. Au moins, comme ça, on n'a pas à lui donner d'argent tous les jours pour qu'il aille y jouer ailleurs.

Ils restent silencieux. De temps en temps la chambre est éclairée par les phares d'une voiture qui passe dans l'avenue, presque déserte à cette heure-ci de la nuit. Depuis le soir où, après plusieurs années d'usage intensif, la climatisation qu'il avait dûment gagnée à l'Unité s'était détraquée, Camila laissait les persiennes entrouvertes pour que l'air circule. Maintenant il fait froid.

– Que s'est-il passé aujourd'hui ? Tu n'as pas ouvert la bouche depuis que tu es rentré. Je t'ai laissé tranquille pour voir si ça passait, mais je vois bien que non.

Alain lui pose une main sur la cuisse, du même geste tendre par lequel il essayait toujours de la consoler quand c'était elle qui avait des ennuis, puis il lui demande sa cigarette.

– Les saloperies de la vie, répond-il en rejetant une bouffée longue et épaisse. Je crois qu'on ne s'habitue jamais à l'idée que nous, les humains, sommes la plus grosse saloperie que Dieu ait faite.

– Et d'où te vient cette philosophie ?

– Aujourd'hui j'étais à la veillée mortuaire d'un môme de neuf ans.

Camila se redresse un peu et se met sur le côté pour le regarder. Elle sait qu'il va continuer à parler et demeure silencieuse. Alain arrange l'oreiller plié en deux sous sa tête et reprend une longue taffe de la cigarette qui n'est déjà presque plus qu'un point de lumière entre ses doigts.

– On a dit à ses parents qu'il s'était noyé, mais quelqu'un l'a tué avant de le jeter dans la baie.

– Pourquoi ?

– Si seulement je le savais. Ce gros fils de pute l'a violé je ne sais pas combien de fois, et puis il l'a frappé à la tête avec quelque chose de dur et...

– Non, le coupe-t-elle, pourquoi avez-vous menti aux parents ?

Il écrase le mégot dans le cendrier et se redresse jusqu'à presque s'asseoir, avec le coussin entre la tête de lit et le dos.

– Mieux vaut éviter le bordel en ce moment, dit-il. En plus, ils sont noirs.

– Et alors ?

– Tu sais bien que les Noirs aiment se faire justice et on veut pas qu'ils nous foutent en l'air toute l'affaire. Imagine un peu que, coup de chance, ils chopent l'assassin, et ils le tuent, et je te jure sur la tête de ma mère que j'en serais heureux et que je jouerais les crétins pour qu'on en reste là. Parfois il vaut mieux laisser les autres faire le boulot.

– Toi et tes préjugés... Et ensuite ?

– Le problème, c'est qu'il n'y a pas qu'un môme dans ce merdier, mais plusieurs.

– C'est pour ça que tu as grondé Camilito quand il est rentré tard de l'école ?

Elle le voit acquiescer dans l'obscurité. Il avait vraiment paniqué, complètement paniqué, lui qui se vantait de ne pas être un mec influençable. Même si les crimes, heureusement, n'étaient pas monnaie courante dans le pays, et quoiqu'il eût déjà vu tant

de morts pendant toutes ces années de service, tant de corps criblés de balles, poignardés, trucidés, hachés et même découpés comme du bétail, le souvenir du visage du petit Noir de l'autre côté de la vitre du cercueil lui revenait – allez savoir pourquoi – par des vagues désagréables qui lui tordaient les tripes, un peu comme l'impuissance. Quand il était rentré à six heures et qu'il n'avait vu Camilito nulle part, il n'avait pas osé interroger Camila pour ne pas lui communiquer son angoisse, mais il avait vraiment senti que tout partait en couilles autour de lui. La seule chose qui distinguait son enfant de ces deux autres, portés disparus comme la petite victime, c'était que Camilito brillait dans tout ce qu'il faisait, avec une telle intelligence qu'à peine revenus d'une surprise, ils plongeaient dans une autre ; « une lumière », disait-on à l'école, et avec une mémoire prodigieuse. Il n'y avait rien d'anormal en lui, comme dans tous les autres cas. C'est pourquoi, lorsqu'il le vit rentrer, il fonça sur lui et après lui avoir donné une bonne fessée, sans même lui demander où il avait été ni ce qu'il avait fait, il l'envoya tout droit à la douche « et que ça ne se reproduise plus ».

– La maîtresse m'a appelée au travail pour me demander l'autorisation, dit-elle. Si tu me l'avais demandé... Je ne sais pas qui a eu l'idée de mettre le Concours provincial de lecture à cinq heures de l'après-midi.

– Quelqu'un qui n'a rien à faire après le travail, répondit-il. Le pays est plein de ce genre de petits malins... Sûrement quelqu'un qui n'a pas d'enfants.

Ou, sûrement, un proche les lui gardait, ou il ne s'en occupait pas et c'était un de ces gars qui font la manche dans les rues auprès des touristes et arrachent presque les restes de nourriture aux Cubains ou aux étrangers qui déjeunent dans les commerces zone dollar de la ville, et lavent les vitres des voitures de tourisme dans quelque parking important ou font Dieu sait quelles saletés.

En cela aussi, le pays avait changé. Alain se considérait comme un privilégié : il avait pu vivre au Mexique pendant près d'un an et l'expérience de cet autre mode de vie l'avait mis au parfum sur ce que les philosophes appelaient la société. La sienne, la cubaine, pouvait bien avoir de ces problèmes, de ces souillures, de ces petites saloperies qu'on trouvait partout ailleurs, mais au moins, et il le répétait bien haut pendant son séjour dans la ville légendaire des Aztèques, même si ça sentait le discours et le baratin, dans son pays il n'y avait pas d'enfants lavant les voitures, faisant la manche, se dégradant d'une manière ou d'une autre : ils étaient là et seulement là pour étudier, pour être, comme on disait partout en guise de consigne, « l'espoir du monde ». C'est pourquoi il se sentit terriblement trompé, presque humilié, impuissant était le mot exact,

quand il retourna à Cuba peu après l'établissement du dollar comme monnaie légale et qu'il découvrit que peu à peu, d'abord par cas isolés et ensuite de manière plus répandue, sa terre avait été inondée de la merde qu'il avait tant détestée dans ce beau et bien-aimé Mexique.

– Tu dis qu'ils sont tous anormaux ?

– Oui... et pourtant ici on s'en occupe, des enfants retardés. En comptant le mort, ça fait trois enfants avec des déséquilibres mentaux qui sont partis de chez eux le matin et ne sont toujours pas rentrés... Enfin, l'un est rentré, tu sais comment...

Il revit une fois de plus le visage de l'enfant noyé. Sauf que maintenant, ce n'était plus l'image de la veillée mais celle des photos du cadavre prises une heure après qu'un bateau qui pêchait juste à l'entrée de la baie l'eut attrapé avec plusieurs gaffes quand il comprit que ce qui flottait sur les vagues et commençait à attirer les poissons était un corps humain. Cela faisait au moins douze heures qu'il s'était noyé et dans un premier temps rien n'incita à penser qu'il avait été assassiné. Quand le médecin légiste arriva et se mit à retourner plusieurs fois le corps en scrutant chaque partie de ses petits yeux de vieux limier, ceux-ci confirmèrent les soupçons qui avaient envahi le lieutenant Alain lorsqu'il avait regardé la tête du garçon. « Il y a quelque chose de bizarre, là-dedans », avait-il dit à l'un des pompiers qui s'étaient également rendus sur les lieux. « Il n'a pas l'air d'être mort noyé », lui répondit l'homme affublé d'une moustache comique, un peu à la Chaplin. « On l'a tué avec quelque chose de dur, quelque chose en métal, à cause de la marque du coup », dit également Manolito, le médecin légiste, en ajoutant qu'il aurait les résultats de l'autopsie dans l'après-midi.

– Je vais voir le petit, dit Alain, et il s'assied sur le bord du lit. Il ouvre le tiroir et cherche quelque chose qu'il ne trouve pas. Passe-moi les cigarettes, allez.

Camila lui tend le paquet et le briquet et le voit s'en allumer une et commencer à fumer, puis le dos large de son mari disparaît dans le carré de lumière qui entre par la porte depuis la cuisine. Alain va jusqu'au frigidaire et l'ouvre sans trop savoir ce qu'il y cherche. Il se sert un peu de café froid du thermos que Camila cache toujours derrière la nourriture pour qu'il ne boive pas tout et qu'il en reste un peu pour le petit-déjeuner du lendemain. Il s'assied à la table pendant qu'il boit à petites gorgées, et hume plus qu'il ne déguste, le doigt de café qu'il s'est servi. De sa cigarette sortent toujours de longues et épaisses volutes.

L'enfant avait le crâne fracturé. Il avait été frappé avec un objet métallique, quelque chose de rond apparemment, et le coup avait provoqué l'hémorragie interne qui

lui avait coûté la vie. Il avait déjà été violé plusieurs fois avant de recevoir le coup. On avait trouvé des traces de sperme dans l'anus et la bouche, et pas que d'une seule personne, raison pour laquelle Manolito supposait qu'il avait été violé par au moins deux types. « J'ai pas trouvé un seul petit poil de ces enculés sur le corps du même », lui avait-il dit lorsqu'il lui expliquait son rapport. Et cela faisait exactement quinze heures qu'ils l'avaient jeté à la mer, et non pas douze comme on pensait au début. D'après l'endroit où il était apparu, ils avaient dû le lancer près de La Habana del Este. Cela en faisait vingt-deux qu'il était mort.

Alain finit sa cigarette et jette le mégot par terre. Il s'amuse à l'écraser avec sa sandale jusqu'à ce qu'il se rappelle que ça pourrait bien lui valoir une dispute avec Camila. Il n'y avait pas moyen de faire comprendre à sa femme que c'était sa manière à lui de penser : pendant que le bout de la cigarette s'effritait sous la force de son pied, sa pensée gagnait les replis les plus étranges de son cerveau et alors, à cet instant précis, il avait ses plus grandes révélations, ses meilleures idées, les plus claires, et d'éventuelles solutions au problème qui l'occupait. « À l'Unité tu peux chier par terre si tu veux, mais ici c'est moi qui lave », lui disait Camila, et il n'aimait pas du tout la voir fâchée. C'est pourquoi il va dans le cagibi et revient avec un balai. Puis il passe dans la chambre de l'enfant : Camilito dort la bouche ouverte, comme sa mère, à la seule différence que sa mère ronfle comme une scie mécanique, même si elle le nie, et que l'enfant non. Une petite flaque de bave se forme sur l'oreiller, née de la bouche de son fils en un mince filet qui brille à la lumière venue de la cuisine. L'air frais d'une aube qui pointe déjà s'insinue par la fenêtre. Alain lui essuie la bouche avec un coin du drap, le recouvre jusqu'aux épaules et l'embrasse doucement. L'enfant remue, ronronne quelque chose d'incompréhensible pour Alain et redevient calme. « Pas facile d'imaginer qu'un jour il ne soit plus avec nous », pense-t-il, et avant d'être à nouveau envahi par l'image du petit Noir dans la boîte à morts ou sur la photo de noyé, qui se trouve encore sûrement au même endroit où il l'avait laissée sur son bureau l'après-midi, il tend l'oreille vers cette chanson qui depuis quelques minutes sort de cette fête là-bas dans la maison d'en face. Il regarde à nouveau l'enfant, et ferme la porte derrière lui.

\*\*\*

C'est fou comme on découvre tout à coup, un jour, que la ville est en train de s'effondrer. La vie qui nous trimbale d'un endroit à l'autre comme des chevaux dont les ceillères ne les laissent voir que ce qu'ils font, ne donne pas le temps aux gens de se rendre compte qu'en plus des endroits lumineux de La Havane (le Vedado, Miramar, Playa), qui sera toujours la plus belle ville de Cuba, ce sont les décombres qui commencent à pousser dans les coins comme de la mauvaise herbe, que les murs s'effritent et mettent à nu leurs briques séculaires et leurs vieux fers rouillés, que les rues sont pleines de nids de poule qui pullulent et pullulent comme des amibes qui se répandent sur l'asphalte et le ciment et bousillent les pneus des voitures et les amortisseurs et pourrissent les carrosseries les plus flambantes, déjà meurtries par le salpêtre et le soleil. Au milieu de ce désastre, comme pour prouver aux gens que tout n'était pas perdu, La Habana Vieja commençait à renaître comme un phénix et la restauration étendait ses bras comme un poulpe sur d'autres zones de la ville. Une ville pleine de Noirs, de Chinois, de Blancs, d'Indiens, de mulâtres, et encore des nègres, et toujours plus de nègres. Des nègres qui occupent les vieilles maisons abandonnées et en font des *solares*<sup>2</sup> et des clapiers et voilà que tout à coup là où il y en avait trois il y en a quarante et les latrines ne suffisent plus et ils chient dans des sacs plastique et ils jettent la merde dans la rue et ils baisent avec la porte ouverte et les cris et les « oh oui, *papi*<sup>3</sup>, quelle belle pine » s'entendent dans tout le pâté de maison ; des nègres qui posent leur gros cul noir dans un coin et attendent le premier Blanc qui passe : « p'tit Blanc, p'tit pédé », ils gueulent et ils attendent, « mais quel beau cul, ma poule », ils lâchent et ils rigolent, « *asere*<sup>4</sup>, t'as pas de l'herbe ? », ils demandent et ils fument ; des nègres qui séduisent des blondes qui alors cessent d'être des Blanches pour devenir des salopes : il faut vraiment être une truie pour coucher avec un de ces porcs qui ont beau se faire plus de fric que n'importe qui avec tout leur business, mais c'est pas pour autant qu'ils vont déteindre : ils sont noirs et seront noirs le jour où ils finiront dans le trou ; des nègres qui ne travaillent pas ; des nègres qui échappent au service militaire en trompant les contrôles ; des nègres qui ne vendent pas leur mère parce qu'elle est bien trop vieille et malade et sale et édentée et que personne ne veut l'acheter ; des nègres qui pensent que les saints et les morts et les esprits et d'autres conneries du genre vont les protéger et qui

---

2 Vieille maison, souvent coloniale, divisée en petits logements abritant des familles entières (N. d. T.).

3 Appellatif populaire qui n'implique aucun lien de parenté (N. d. T.).

4 Appellatif argotique comme « mec » (N. d. T.).

finissent toujours par tomber tout droit en prison, là où même le saint le plus saint de tous les saints ne pourra pas les sauver ; des nègres qui sont sûrement en train de guetter des enfants pour les emmener dans les coins sombres et pourris de cette putain de ville et se mettre à les baiser comme si c'était la femme la plus voluptueuse du monde ; des nègres qui se prennent de plus en plus pour la majorité. La ville les contemple : peut-être qu'un de ces nègres a tué le petit Olier et peut-être qu'il a été aidé par un autre nègre qui n'avait rien à foutre ce jour-là et s'est occupé à défoncer le cul au premier même qui passait par là. Les nègres adorent défoncer le cul des autres. Tomate, avec ce tact habituel de chicaneur des rues qui le préservait de l'ennui de son travail aux archives de l'Unité, lui avait dit qu'une fois, par pur loisir, il avait fait le compte des tapineurs arrêtés lors des descentes contre les pédés en chasse d'étrangers gays dans les hôtels. Les tapineurs, vulgairement parlant ces enculés qui se chargeaient de fourrer les touristes homosexuels en échange d'un petit billet, dollar ou peso, étaient généralement des Noirs. Et après on les voyait jouer les machos et proclamer haut et fort que la plupart des Blancs étaient des tantes. Tomate jurait avoir lu un livre, je crois que le titre était *Oddun de Ifá*, dans lequel étaient contées des histoires du temps où les Noirs vivaient en Afrique, et c'était déjà tous des pédés et des assassins comme aujourd'hui. Si on te pique ta femme, un coup de couteau. Si on te vole une banane, voles-en deux. Si on te refuse quelque chose, prends-le, à qui que ce soit. Si on te manque de respect en public, un coup de machette... et ainsi de suite. Tout compte fait, son grand-père Ceferino avait raison : s'il avait pu, il les aurait chargés sur un bateau, leur aurait donné une île et distribué des fusils pour qu'ils puissent se défendre et qu'ils n'aillent pas après parler de génocide et de conneries du genre et qu'ils leur déclarent la guerre. Une petite bombe à neutrons devrait suffire. Et pour les copains, parce que la vie est une pute et qu'elle s'arrange toujours pour que tu t'attaches à un Noir ou deux, comme ça, comme on s'attache à une bête, pour eux aussi Tomate avait une solution : « je les stérilise », disait-il, « pour qu'ils ne se reproduisent pas » et pour que le dicton selon lequel les Noirs pondaient plus que des poissons ovipares, ce qui n'était pas peu dire, ne devienne pas réalité. Pour que la ville soit tranquille. Si les Blancs étaient plus nombreux, tout ne serait sûrement pas en train de sombrer dans la merde et les décombres. Cette femme qui maintenant monte dans la *guagua*<sup>5</sup> en tenant son enfant par la main ne sait peut-être pas que demain elle pourrait ne plus l'avoir avec elle et que le nom de son fils

---

5 Bus cubain (N. d. T.).

n'apparaîtrait même pas dans les journaux, pour le cas où quelqu'un le trouverait. L'important, ses chefs le lui avaient toujours dit, c'était de ne pas créer d'affolement. Mais il n'avait jamais compris pourquoi tant d'affaires résolues n'avaient pas été révélées à la presse. C'était triste d'être un héros anonyme. Combien d'affaires avait-il résolues pendant ces courtes années ? Il ne se souvient pas mais sait qu'ils sont nombreux, Blancs, Noirs, Chinois, cafés au lait et de race indéfinissable, à jouer d'une bonne prison parce qu'il est un mec qui réussit formidablement bien son boulot, un fana des objectifs atteints, comme disaient ses collègues, et à dire vrai il croyait être un bon policier. Il s'était chargé de plus de trente assassinats et avait attrapé tous les assassins, sauf un sur lequel il avait dû tirer parce que sinon le rôle du macchabée aurait été pour lui. Ça, personne ne le comprenait. Difficile à comprendre aussi que son salaire soit si merdique avec tous les risques qu'il prenait et (même s'il semblait extrémiste) il avait une famille et ce n'étaient pas les consignes, même énoncées avec conviction, qui allaient nourrir Camilito et Camila. Pour embrouiller encore plus les choses, il avait été affecté au département des Délits économiques. Quand il se mettait à raconter, personne ne le croyait : il achetait de façon illégale comme tout un chacun dans ce quartier de gens décents où il avait la chance d'habiter, mais les vendeurs se déplaçaient jusqu'à chez lui et Camila flambait en quelques minutes l'argent qu'elle gagnait comme réceptionniste : le lait en poudre à vingt pesos la livre, la viande en conserve à quinze, la langouste à un dollar et les crevettes à vingt-cinq. À Cuba, comme partout dans le monde, il y avait du marché noir. À la naissance de son fils, il avait décidé que Camilito ne manquerait jamais de lait, dût-il renoncer à sa carrière de policier. De viande non plus. Heureusement, comme jusqu'à sept ans l'enfant recevait son litre de lait par jour et son quota de viande par quinzaine, on ne devait pas acheter grand-chose pour lui. Tout le monde agissait ainsi : cette femme assise là-bas sur ce siège et qui regarde la rue, ce type qui est obligé de se courber pour ne pas heurter le toit de la *guagua*, cette petite vieille derrière lui qui le crible de coups avec la pointe de son ombrelle, ce conducteur qui par miracle ne perd pas l'équilibre en encaissant et distribuant les tickets. Chacun avait ses problèmes. Maintenant, ils seraient sûrement en train d'y penser sans savoir que lui, Alain Bec, passait son temps à veiller pour qu'ils puissent vivre juste comme ça, sans autre souffrance, avec simplement les occupations journalières de la vie quotidienne : la seule chose qu'on avait publiée et qui les inquiétaient peut-être un peu était cette annonce à la télévision provinciale selon laquelle « on recherche un enfant de telles ou telles caractéristiques et qui était habillé comme ci ou comme ça et qui était



parti à l'école et n'était pas rentré le soir et qui avait », presque toujours, « un petit grain », le pauvre, « et veuillez s'il vous plaît prévenir un tel à telle adresse ou appeler tel numéro ». Il lui semblait qu'il aurait mieux valu faire autrement. Qu'on annonce que le petit Olier avait été violé et assassiné et jeté à la mer. Que le lieutenant Alain Bec, au terme d'une enquête ardue mais efficace, avait déniché l'assassin et l'avait remis aux mains de la justice. Que l'assassin du petit Olier serait mis au poteau pour qu'il aille tout droit griller sa peau noire et son âme noire (car c'était sûrement un Noir) dans les feux de l'enfer. Que le lieutenant Alain Bec avait été promu au grade de premier-lieutenant et qu'il avait été récompensé d'une semaine tous frais payés dans un hôtel zone dollar de la ville ou de Varadero ou de n'importe quel endroit qui vaille la peine. Mais la réalité était bien différente. Il serait un héros anonyme pour des siècles et des siècles (si seulement il pouvait vivre si longtemps), quitte à devoir supporter chaque jour la face de bulldog de l'auxiliaire de nettoyage qui maintenant le saluait de son habituel et sec « 'jour, lieut'nant ».

\*\*\*

# Commentaire

## Une culture

### Régionalismes

C'est surtout au niveau du lexique que notre texte présente des marques dialectales – notons, au niveau de la morphosyntaxe, l'emploi d'*ustedes* au lieu du *vosotros* péninsulaire et la préférence pour le *pretérito perfecto simple* face au *pretérito perfecto compuesto*, deux caractéristiques communes à l'espagnol de toute l'Amérique latine (Lapesa, p. 582 et 589-590). Les régionalismes lexicaux, selon Newmark (p. 118), peuvent être classés en deux types : les premiers sont des termes désignant des objets ou des réalités universelles (*carpetero* : « réceptionniste » ; *carro* : « voiture » ; *piso* : « sol » ; *venduta* : « petit commerce » ; *jaba de nylon* : « sac en tissu » ; les appellatifs *papi* et *asere*) ; les seconds sont des termes qui désignent des objets ou des réalités spécifiques de la culture cubaine, nommés référents culturels (*palenque* : « refuge d'esclaves en fuite » ; *solar* : « vieille maison, souvent coloniale, divisée en petits logements abritant des familles entières » ; *guagua* : « bus cubain »).

Étant donné qu'il n'existe pas d'équivalence entre les systèmes dialectaux des langues (Newmark, p. 136), il serait absurde de vouloir traduire des régionalismes de l'espagnol par des régionalismes du français (par exemple, faire parler notre Havonais comme un Marseillais). Nous avons donc « effacé » les marques dialectales de la plupart des termes universels, en reproduisant simplement le sens, les principaux dictionnaires consultés étant ceux de la Real Academia Española et de Santiesteban (les références des régionalismes ont été intégrées sous forme de note en bas de page au texte original mis en annexe). Nous avons cependant tenté de compenser cette perte au moyen d'emprunts, accompagnés d'une note explicative à la première occurrence, pour certains appellatifs fréquents (*papi*, *asere*), car ils nous semblaient donner davantage de vivacité aux interventions qu'il accompagnaient, ainsi que pour les référents culturels, s'agissant de concepts qui contribuent fortement à la description de la réalité cubaine tentée par l'auteur – des éléments qui acquièrent bien des connotations à travers les yeux de notre policier (*palenque* sent le racisme, *solar*, la misère). Ce procédé est fréquent dans la traduction de romans situés dans un contexte précis, et permet, comme signale Newmark, de « donner à l'ouvrage une couleur locale, attirer le lecteur, provoquer une sensation d'intimité entre le texte et le lecteur » (p. 119).

## Dénominations ethniques

Reflète de la société cubaine, notre texte abonde de dénominations ethniques : des plus courants, *negro*, *negra*, *blanco*, *chino*, *mulato*, au plus régional *prieto* (« homme noir », Real Academia Española) et argotique *jabao* (« mulâtre aux yeux, teint et cheveux clairs », Santiesteban, p. 194).

Pour ce qui est de la traduction du mot *negro* et de ses dérivés, l'inscription de Cuba dans le contexte des Antilles où le français possède également un vocabulaire (Caid, p. 1) et une littérature (par exemple, l'œuvre d'Aimé Césaire), ainsi que les nombreux contextes racistes dans lesquels ce mot est employé dans notre texte, nous ont permis d'avoir recours au mot français « nègre » et à ses dérivés (« négriillon », « négresse », « négriaille »). Nous avons toutefois alterné ce terme avec les plus neutres « Noir » ou « petit Noir », l'idée étant de diminuer la fréquence de ce mot aux fortes connotations racistes à mesure que diminue, tout au long du livre, le sentiment raciste du policier.

Quant aux dénominations ethniques régionales, nous les avons soit traduites par des termes neutres (*prieto* : « homme noir »), soit restituées par des mots plus familiers lorsqu'elles possédaient cette marque (*jabao* : « café au lait »). Notons toutefois qu'il aurait été légitime de considérer certains de ces termes comme des référents culturels et de les transmettre au moyen d'emprunts : la *mulata* n'est-elle pas tout un symbole national ?

## Noms propres

Les noms propres de notre texte sont essentiellement des noms de personnes (*Alain Bec*, *Olier*, *Camilito*), de lieux (*La Habana*, *La Habana Vieja*, *Varadero*, *el Malecón de La Habana*, *La Habana del Este*), d'événements (*Concurso Provincial de Lectura*), d'institutions ou départements (*la Unidad*, *los de delitos económicos* ; nous considérons ce dernier comme un nom propre car il désigne un département de l'Unité).

Nous n'avons pas traduit les noms de personnes et de lieux – à l'exception de *La Habana* qui possède son équivalent français « La Havane » –, car ils contribuent à déterminer l'identité culturelle du texte. Par ailleurs, nous avons traduit les noms d'événements ou d'institutions, parce qu'ils étaient porteurs de sens (« Délits économiques »).

## Un registre

### Argot

Les dialogues et surtout la voix narrative, si proche du policier qu'elle en adopte le parler, se caractérisent par un registre familier ou populaire qui se manifeste surtout au niveau du lexique – quoiqu'on observe aussi des marques phonétiques (*una punalá*, « *quia*, *teniente* », *mi'jo*, parfois restituées : « 'jour, lieut'nant ») et morphologiques (voir section sur les diminutifs). Parmi les mots d'argot cubain employés par les personnages et le narrateur-policier, certains ont intégré la langue populaire (*teque* : « baratin » ; *cachada* : « taffe » ; les appellatifs *papi* ou *asere* ; les anglicismes *bisne*, *talla extra*, *gay*), tandis que d'autres demeurent plus marginaux ou « grossiers », mots que notre policier a assimilés à force de fréquenter les bas-fonds de La Havane (vocabulaire sexuel et de la prostitution : *bollo*, *morronga*, *meter la tranca*, *pinguero* ; vocabulaire scatologique et de la misère : *comemierda*, *las mierdas de la vida*).

Cet argot, dont nous avons éclairé le sens notamment grâce au dictionnaire *El habla popular cubana de hoy* d'Argelio Santiesteban, a été dépouillé de ses marques dialectales pour les raisons mentionnées plus haut (section sur les régionalismes) et a été restitué par des termes argotiques français, plus ou moins intégrés dans la langue populaire (« taffe », « business », « tapineur »). Par ailleurs, lorsque cela nous semblait plus naturel, nous avons employé des mots d'argot là où l'original était plus neutre (*Es que no hay un solo niño en este lío, son varios* : « Le problème, c'est qu'il n'y a pas qu'un même dans ce merdier, mais plusieurs »).

### Expressions

Notre texte comprend également de nombreuses expressions populaires cubaines : *erizar los cojones*, *echarse aire*, *ser el fiero*, *ser un pan con patas*, *tener tremenda tabla*, *volar para arriba*, *un hombre de a todas todas*, etc.

Certaines de ces expressions ne figuraient pas dans les dictionnaires que nous avons consultés, peut-être parce qu'il s'agit de livres publiés il y a déjà plus de vingt ans (Santiesteban, 1982 ; Ortiz, 1974) et que les expressions sont une ressource extrêmement productrice et mouvante de la langue populaire. Nous en avons donc éclairé le sens soit d'après leur contexte et leur dimension métaphorique (*echarse aire*, *ser un pan con patas*), soit d'après les réponses que l'auteur a eu l'amabilité d'apporter à nos questions (voir questions et réponses sous forme de commentaires dans le texte

original en annexe). Une fois que nous en avons saisi la signification, nous avons recherché les équivalents français de ces expressions, en tentant de maintenir les mêmes champs sémantiques que dans l'original (*le erizan los cojones a cualquiera* : « ça fout les boules à n'importe qui »), quoique cela n'ait pas toujours été possible (*era un pan con patas* : « c'était un amour »).

### **Diminutifs**

L'une des caractéristiques du registre familier du texte est la grande quantité de diminutifs, notamment formés avec le suffixe *-ito/-ita*, utilisé à profusion dans l'espagnol d'Amérique latine (Lapesa, p. 585) : *negrito*, *Oliersito*, *blanquito*, *casito*, *animalito*, *ventanita*, *carita*, *pelito*, *vejete*, *charquito*, *hillo*, etc. Cet emploi est extrêmement expressif, car si le diminutif se réfère parfois à la dimension (*ventanita* : « une petite fenêtre »), il donne souvent des connotations au nom qu'il accompagne (de la tendresse dans *negrito* ou *vejete*, de l'ironie et du mépris dans *blanquito*, de la pitié dans *animalito*).

Nous nous retrouvons ici face à un vide grammatical dans la langue d'arrivée, qui peut et doit être comblé, comme l'a énoncé Jakobson, par un élément lexical. Nous avons donc utilisé l'adjectif « petit », qui a l'avantage de s'employer à la fois dans son sens original de dimension et avec des connotations semblables à celles du suffixe espagnol (« le petit vieux », « p'tit blanc ») ; nous avons également utilisé d'autres adjectifs lourds de connotations (« la pauvre bête »), et parfois eu recours à la compensation en insérant un adjectif là où cela nous semblait le plus naturel (*algo que pueda aclararle este casito* : « un petit quelque chose qui l'aide à éclaircir cette affaire »). Finalement, nous avons transmis tels quels les diminutifs liés à des noms de personne, dont nous avons parfois unifié l'emploi (*Camilo*, *Camilito* : « Camilito »).

Notons, par ailleurs, qu'au niveau de la morphosyntaxe, le français possède des marqueurs de la langue familière qui nous ont permis de donner davantage de cohésion à la langue de notre texte d'arrivée : l'emploi de la négation « ne... pas » sans l'adverbe « ne », marque d'oralité selon Le Robert ; la contraction « ça » du pronom démonstratif neutre « cela », qui « s'est imposé dans l'usage général, tout en restant cependant moins “soigné” que “cela” » (Grevisse, p. 131) ; l'absence de verbe principal dans une phrase (*No es eso. Es que no lo vi más después que comió* : « C'est pas ça. Juste que je ne l'ai pas revu après le repas »).

## Une syntaxe

### Ponctuation

La syntaxe de la voix narrative se caractérise par de longues phrases formées d'appositions et d'une succession de propositions coordonnées, complétives, relatives, etc. Ces longues phrases servent tantôt à communiquer les sentiments du policier (*Negros que se cuelan en las viejas casas abandonadas y construyen cuarterías y solares y de pronto donde vivían tres hay cuarenta y no alcanzan las letrinas y [...]*), tantôt à plonger le lecteur dans la narration au moyen d'une suite d'images presque cinématographique (*Hace una pausa larga y se dedica a mirar a su lado como para saber si lo están oyendo, pero encuentra a la muchacha que mantiene tomada entre las suyas la mano de ese que parece su novio y conversa con otro algo que Alain no escucha*).

Lorsqu'elles avaient une importante valeur expressive, nous avons traduit ces longues phrases en maintenant la ponctuation de l'original (« Des nègres qui occupent les vieilles maisons abandonnées et en font des *solares* et des clapiers et voilà que tout à coup là où il y en avait trois il y en a quarante et les latrines ne suffisent plus et [...] »). Néanmoins, quand ces phrases avaient une fonction plus narrative qu'expressive, étant donné que les séquences de longue haleine rendent la lecture en français plus difficile, nous avons parfois dû les couper en changeant la ponctuation (« Il fait une longue pause et regarde autour de lui pour voir si on l'écoute ; il tombe sur la jeune fille, qui tient dans les siennes la main de celui qui a l'air d'être son fiancé et discute avec quelqu'un d'autre de quelque chose qu'Alain n'entend pas. »)

### Présent de narration

Notre récit est au passé mais la voix narrative emploie très souvent le présent ; d'ailleurs, la plupart des chapitres commencent par un présent de narration (“*Un ataúd blanco, pequeño y con un niño dentro [...], le eriza los cojones a cualquiera*”, *piensa*). Cet emploi à deux effets. D'une part, avec le présent de narration, le lecteur est plongé dans les pensées ou dans l'espace où se trouve le policier ; d'autre part, avec le retour au passé, il assiste à une tentative de prise de distance et d'analyse de la part du narrateur-policier (*No recuerda, pero sabe que muchos, blancos y negros y jabaos y chinos y de raza indefinible, halaban una buena cárcel porque él era tremendo cumplidor en su*

*trabajo, un fan al sobrecumplimiento de las metas, como le decían sus colegas, y la verdad era que se creía un buen policía).*

Nous avons tenté de reproduire ce jeu de va-et-vient entre le présent et le passé, de rapprochement et d'éloignement de perspective. Cependant, lorsque le résultat d'une correspondance exacte avec les temps de l'original ne nous semblait pas satisfaisante, nous avons retardé ou avancé le moment de la rupture temporelle (« Il ne se souvient pas mais sait qu'ils sont nombreux, Blancs, Noirs, Chinois, cafés au lait et de race indéfinissable, à jouer d'une bonne prison parce qu'il est un mec qui réussit formidablement bien son boulot, un fana des objectifs atteints, comme disaient ses collègues, et à dire vrai il croyait être un bon policier »).

## **Une rhétorique**

### **Figures de style**

Les figures de style sont nombreuses ; on trouve dans le texte des jeux de mots et des métaphores (*le caía más gordo que el gordo Lastra perder con aquel paquidermo con ínfulas de Coronel*), des appositions (*tanta gente baleada, picoteada, acuchillada, punzoneada, hasta troceada como una res*), des allitérations (*hasta le parecen cómicos, cosa de comedia de circo, esos temblequeos*), des rectifications (*los niños no deben, no tienen, no pueden tener, bajo ninguna razón humana en la tierra, el derecho de morirse*).

Nous avons tenté de reproduire ces jeux du texte (« tant de corps criblés de balles, poignardés, trucidés, hachés et même découpés comme du bétail »), tout en nous éloignant de l'original pour en mieux reproduire l'effet lorsque cela nous semblait nécessaire (« perdre la face devant ce vaniteux pachyderme de Colonel était encore plus lourd que ce lourdaud de Lastra »), et parfois en atténuant ces figures (« il les trouve même un peu comiques, clownesques, ces tremblements »).

## Conclusion

En choisissant ce texte nous n'avions pas entièrement conscience des difficultés qu'il contenait, et ce n'est qu'en commençant à le traduire que nous avons découvert tous les pièges qu'il nous tendait.

Ce travail nous a permis de réaliser que s'il est possible, après de nombreuses heures de travail, de parvenir à un résultat plus ou moins satisfaisant, il doit être bien difficile, presque impossible, de gagner sa vie en traduisant des textes littéraires.

Et pourtant, quelle belle expérience !



## Bibliographie

- BERTAUD DE CHAZAUD, H. 2001. *Dictionnaire de synonymes et contraires*, Dictionnaires Le Robert (Les usuels du Robert), Paris.
- CAID, L. « Lexique, culture et société à travers un dictionnaire de français régional », Université de La Réunion : [Http://St.Ulim.Md/Download/Icfi/Publicatii/Francpolyphonie2/Leila\\_Caid48.Pdf](http://St.Ulim.Md/Download/Icfi/Publicatii/Francpolyphonie2/Leila_Caid48.Pdf)
- CASAMAYOR CISNEROS, O. 2002. « Les masques du Noir. Quelques approximations sur la présence du Noir cubain dans le récit cubain contemporain », *Cahiers d'études africaines*, 165 : <http://etudesafricaines.revues.org/document133.html>
- GREVISSE, M. 2003. *Précis de grammaire française*, Éditions Duculot, Bruxelles.
- GUIRAUD, P. 1956. *L'Argot*, Presses Universitaires de France, Paris.
- LAPESA, R. 2001. *Historia de la lengua española*, Gredos, Madrid.
- NEWMARK, P. 1992. *Manual de traducción [A textbook of Translation*, 1987, trad. MOYA, V.], Cátedra, Madrid.
- OLIVA ESPINOSA, J. 1999. *Le Temps qu'il nous a été donné de vivre [El tiempo que nos tocó vivir*, 1998, trad. GOMEZ, T. ; GALLARDO, C.], Hachette, Paris.
- ORTIZ, F. 1974. *Nuevo Catauro de cubanismos*, Editorial de Ciencias Sociales, La Havane.
- PADURA, L. 2003. *Le Palmier et l'Étoile [La novela de mi vida*, 2001, trad. ZAYAS, E.], Éditions Métailié, Paris.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA. 2008. *Diccionario de la lengua española (Vigésima segunda edición)*, en ligne : <http://www.rae.es/>
- REY, A. ; CHANTREAU, S. 1997. *Dictionnaire d'expressions et locutions*, Dictionnaires Le Robert (Les usuels du Robert), Paris.
- REY-DEBOVE, J. ; REY, A. 2002. *Le Nouveau Petit Robert, langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris.
- SANTIESTEBAN, A. 1982. *El habla popular cubana de hoy*, Editorial de Ciencias Sociales, La Havane.
- VALLE OJEDA, A. 2002. *Las puertas de la noche*, Plaza Mayor, San Juan de Puerto Rico.